

MARCHÉ CONCLU

Depuis que le traitement de texte de l'ordinateur a remplacé le stylo et la plume, l'envoi de lettres se fait de plus en plus rare. La Poste n'est plus débordée par le tri du courrier, pour lequel elle dispose d'ailleurs de puissantes installations informatisées. Mais dans le même temps, les achats par correspondance avec livraison à domicile explosent, tendance qui a été amplifiée par le confinement et les restrictions dues au Coronavirus. La Poste doit rapidement s'adapter pour ne pas être doublée par les nouveaux transporteurs qui entendent bien profiter de la situation. A Montélimar, le bureau de poste de la place de l'Europe n'était pas encore saturé mais pas question d'y ajouter un centre de tri des colis, surtout avec le trafic de camions que cela entrainerait en plein centre-ville. Il sera réaménagé pour le courrier qui reste malgré tout, mais il a été décidé de construire un nouveau bâtiment pour le traitement des colis de toute la région. L'emplacement trouvé en périphérie de la ville, tout proche de la nationale 7, a fait l'unanimité. Je me demande seulement pourquoi la gestion de ce projet nous a été confiée ; le piloter depuis Paris ne s'avère pas des plus évidents.

Sur place, les fondations ont commencé et nous avons lancé des appels d'offres pour les phases suivantes de la construction. La maçonnerie, la toiture et les ouvrants ont déjà été attribués. Bizarrement, ce sont les trois mêmes entreprises générales qui ont répondu, et c'est toujours la même qui s'est avérée être la moins cher, une certaine Biasi-Services appartenant à un Carlo Di Biasi. Soupçonnant une entente, on m'a demandé d'essayer discrètement de comprendre s'il n'y aurait pas tricherie. Pour le nouvel appel d'offres portant sur l'électricité et le chauffage, j'ai fait préparer un cahier des charges beaucoup plus détaillé ; le but est de pouvoir comparer chaque élément à partir des quantités et du prix unitaire. On a demandé une offre de prix aux trois mêmes entreprises qui, à l'époque, avaient été sélectionnées par le directeur des travaux. Comme je l'aurais parié, c'est celle de Biasi-Services qui a encore proposé le prix le plus bas, sans qu'apparaisse le moindre lien avec les deux autres. En tout cas pas selon les informations que j'ai pu obtenir depuis Paris.

En y regardant le plus près, j'ai quand même remarqué une étrange constante : le prix total est bien différent d'une offre à l'autre mais c'est comme si les prix individuels de la moins cher avaient simplement été multipliés par le même coefficient pour chacune des deux autres. Pas très malins, ils ne se sont même pas donné la peine de faire varier la différence ; pour moi c'est évident qu'ils se sont mis d'accord entre eux. Dans le milieu, c'est ce qu'on appelle une entente, une pratique interdite car elle fausse complètement la concurrence. Celui qui est désigné pour avoir le marché peut ainsi proposer des prix aussi élevés qu'il veut, il sait qu'il aura quand même la commande puisque les autres se sont engagés à présenter des prix supérieurs. Le client est donc le dindon de la farce ; il croit faire une bonne affaire en retenant l'offre la moins cher alors qu'il va payer beaucoup

plus qu'il ne devrait. Cette pratique repose sur la confiance des entreprises entre elles. Si l'une ne respectait pas le jeu ou se hasarderait à le dénoncer, elle s'exposerait certainement à des représailles.

Un autre détail m'a rendu perplexe. Toutes les copies des annexes présentent une même petite tache, au même endroit. Et cette tache provient, je vous le donne en mille, de la vitre de notre propre photocopieuse. Une petite tache que j'avais constatée mais que je regrette d'avoir nettoyée trop vite. Il y a donc une taupe dans la maison. Sylvia n'a pas paru tellement surprise quand je lui en ai parlé. « C'est le rôle de la secrétaire de savoir ce qu'il se passe à la photocopieuse, non ? ». Cela ne lui va pas de jouer les modestes. Sylvia est ce genre de femme moderne qui ne s'en laisse pas compter. Ses longs cheveux lisses allongent encore le visage dont la beauté se durcit parfois par une moue dédaigneuse. Elle joue de ses lunettes de soleil comme d'un accessoire de mode pour camoufler son regard noir. Ses rares sourires ne risquent pas de lui donner des rides. Plutôt sûre d'elle la nana ! Je lui pose la question : « Et ça serait qui selon vous qui aurait fait ces copies ? » - « Ah ! Ça, j'en sais rien ! Je sais seulement que quand des entrepreneurs viennent discuter des travaux avec monsieur Duplessis, ce n'est pas rare qu'ils se permettent d'utiliser notre machine pour copier des documents ». Cela ne suffit évidemment pas pour incriminer qui que ce soit. Après m'être torturé les méninges j'ai préféré ne rien dire à personne mais manigancer une petite parade. Chercher une quatrième entreprise dans les Pages Jaunes, ce qui n'a pas été facile car il y en a peu dans la région capables de faire ces types de travaux. On a demandé à cette dernière de nous proposer un prix pour le même cahier des charges. Si ça ne nous fera pas découvrir de coupables, logiquement on devrait au moins obtenir un meilleur prix.

Je n'en parle même plus à Sylvia. Je sais la liaison qu'elle a entretenue avec Alexandre Duplessis, notre directeur des travaux. Alexandre, que Sylvia évite en public d'appeler Alex, va sur la cinquantaine, marié, deux enfants, séduisant et tenue recherchée, plutôt rare pour qui travaille dans le bâtiment. Ici, les filles entre elles l'appellent le Richard Gere ; vous voyez le genre ? On ne l'imagine pas casanier. Cette liaison a pris fin quand l'épouse bafouée l'a découverte il y a quelques mois. Le scandale a peu fuité. Je sais seulement que Sylvia a cessé de l'accompagner quand il a des réunions en province. Qui de lui ou de Sylvia avait pris l'initiative de rompre ? Je ne sais pas non plus en quels termes ils sont restés. Ce que je remarque, par contre, et à ma grande surprise, c'est que depuis elle semble me porter une attention toute particulière. Elle trouve fréquemment un prétexte pour venir me parler d'un problème ou d'un autre, même après les heures, quand les autres sont partis. Parfois les propos portent sur des sujets sans lien avec le boulot. L'autre jour elle m'a interrogé sur mes goûts musicaux. Le lendemain elle m'a apporté un CD de Carlos Santana que j'avais cité comme un de mes préférés. Plutôt gênante cette générosité ! Dans quel but chercherait-elle à m'amadouer ? Envisagerait-elle que je remplace le directeur qu'elle a perdu ? Je vais devoir user de diplomatie pour ne lui laisser aucun espoir mais sans l'humilier

et risquer de mettre en péril nos bonnes et nécessaires relations de travail. En tout cas, je me dis qu'elle pourrait aussi être une intrigante ; la prudence s'impose ! Je la remercie d'avoir bien voulu me prêter ce disque et que je vais sûrement l'écouter plusieurs fois avant de lui rendre. « Non ! Non ! C'est pour vous. Gardez-le ». « C'est très gentil mais il n'en est pas question. Vous vous rendez compte si ça venait à se savoir » - « Mais pourquoi et comment le saurait-on ? » - « Tout finit par se savoir. Vous êtes bien placée pour le savoir, non ? ». Elle n'a pas eu l'air ni très contente ni très convaincue. Je verrai sa réaction quand je lui rendrai le CD dans quelques jours.

Comme on l'espérait, cette quatrième entreprise nous a présenté une offre très inférieure aux trois premières reçues. C'est la Drômoise du Bâtiment dont le titulaire est Fernando Jiménez, sans doute d'origine portugaise, une bonne référence dans la profession. La direction générale n'a pas pu faire autrement que lui attribuer la commande. Cette entreprise ne se doute de rien mais je m'inquiète un peu de ce que pourrait être la réaction de celle qui se sera sentie trahie. Comme elle a déjà été retenue pour les marchés précédents, leurs équipes vont se trouver ensemble sur le même chantier. Va-t-elle lui mettre des bâtons dans les roues ? Va-t-elle chercher un coupable à punir ? Quand Monsieur Jiménez est passé à Paris rencontrer notre directeur des travaux, je lui ai discrètement demandé si pour lui tout se passait bien sur ce chantier. « Aucun soucis » m'a-t-il assuré, « Si ce n'est, peut-être, que les ouvriers déjà sur place ne semblent pas tous des plus qualifiés. Ils ont dû être recrutés parmi ces immigrés ; on sait qu'il y en a de bons et de moins bons ; visiblement, ce ne sont pas les meilleurs. Sans doute pas payés très cher. » ajoute-t-il avec un sourire entendu, « Mais jusqu'à maintenant, ça n'a pas posé de problèmes avec les miens ».

Depuis que nous suivons ce chantier de Montélimar, on se fait livrer le journal « Le Progrès de Lyon » pour avoir un minimum d'infos sur ce qu'il se passe là-bas. Dans l'édition d'aujourd'hui on apprend : « Un homme d'une cinquantaine d'années a été retrouvé mort ce matin à l'aube sur le parking à l'arrière de l'hôtel Astoria de Valence. Il serait tombé du dernier étage ; le médecin légiste situe le décès vers deux heures du matin. Accident, suicide ou acte criminel ? Selon les premiers éléments communiqués par la police, il s'agirait d'un client de l'hôtel de passage dans la ville ». Or, chaque fois qu'Alexandre Duplessis se rend seul sur le chantier de Montélimar, Sylvia lui réserve une chambre justement dans cet hôtel en face de la gare. Il devrait normalement s'y trouver en ce moment. Dès qu'on a eu le journal elle a appelé l'hôtel pour essayer de le joindre. Ce qu'inconsciemment elle redoutait lui a été confirmé ; la victime, arrivée la veille, était bien enregistrée sous ce nom-là. Coup de tonnerre au Service des Grands travaux ! Personne n'ose appeler sa femme ; on suppose que la police a déjà dû s'en charger. Le fait que le principal chantier actuel venait de perdre sa tête pensante apparaît finalement moins important que la disparition d'un collègue hautement charismatique. Sylvia cache bien ce que ce décès lui inspire et ne quitte plus ses lunettes noires. Elle reste en liaison avec l'hôtel pour avoir les dernières nouvelles. Elle n'est pas la

seule des femmes du service à être émue par la disparition d'un collègue apprécié de toutes. Tout le monde s'interroge sur les causes de cette mort étrange. Avait-il des ennemis ? Avait-il de gros soucis ? Sans étonner personne, la petite Mimi s'exclame de sa voix fluette « Mais qui a bien pu vouloir se débarrasser d'un si beau mec ? ». Une autre demande : « Sa femme était-elle jalouse au point d'en vouloir à sa vie ? ». « Et cette Sylvia, avec ses grands airs ; bien capable de manigancer quelque mauvais coup. Ce serait-il suicidé à cause d'elle ? ». L'accident paraissant exclu par les enquêteurs, toutes les autres hypothèses vont bon train.

En fin de journée, l'hôtel précise qu'après l'audition des témoins, plusieurs clients de l'hôtel disent avoir entendu une bruyante dispute dans la chambre du défunt. L'interlocuteur aurait quitté l'hôtel tôt dans la matinée, avant que la police n'ait pu l'entendre. Il s'agirait d'un entrepreneur de la région.

Les jours passent. Nous laissons la famille s'occuper du rapatriement du corps en région parisienne et de l'organisation des funérailles, nous réservant d'aller en délégation assister à son enterrement. De son côté, la police de Montélimar n'a pas tardé à retrouver l'homme avec lequel aurait eu lieu l'altercation. Il s'agit d'un certain Carlo Di Biasi, entrepreneur de travaux, comme par hasard celui-là même à qui on avait attribué les trois premiers lots de notre chantier de Montélimar. Selon l'enquête, il semblait improbable qu'il ait pu ensuite quitter sa chambre, située à l'autre extrémité de l'hôtel. Mais, coïncidence, il se trouvait déjà recherché par la police pour exploitation de personnes en situation irrégulière et n'avait pas répondu aux convocations de la justice. On apprendra plus tard qu'il a été immédiatement placé en détention provisoire. Ainsi, de deux choses l'une : ou bien notre Alexandre s'est bel et bien suicidé, ou bien il a été « aidé » par quelqu'un d'autre. Mais qui, puisque le principal suspect semble pour l'instant mis hors de cause ?

Pour sonder comment assurer la poursuite du chantier en l'absence de son capitaine, on m'envoie apprécier la situation sur place. En prenant le TGV de 7h14 et une voiture de location à la gare de Valence, j'ai le temps de faire l'aller-retour dans la journée. Pas de chance, pour une fois que je retrouve ma Drôme bien aimée, on nous annonce des averses comme jamais ; décidément, cette année la météo n'en fait qu'à sa tête. Chez Hertz, la seule voiture disponible est un Renault Scénic qui vient de rentrer ; pour la centaine de kilomètres, ça fera l'affaire.

A Montélimar, dans la baraque de chantier qui nous sert de salle de réunion, je n'y trouve que ce monsieur Jiménez, le patron de la Drômoise du Bâtiment. On aura beau attendre jusqu'à midi, ce Carlo di Biasi, responsable des autres lots, ne se montrera pas. A son invitation, j'accepte d'aller déjeuner avec monsieur Jiménez dans une auberge où il a ses habitudes. Il n'a pas mauvais goût le bougre ! Le repas dure un peu, le temps d'apprécier quelques succulentes spécialités du chef. Nous décidons ensuite de faire une visite du chantier. Mon homme y retrouve ses ouvriers qui viennent aimablement le saluer. Dans une

pièce encore vide de l'étage, nous tombons sur un groupe accroupi auteur d'un petit feu de bois, apparemment occupé à se préparer un repas tardif. On m'explique que c'est du kadoo, une spécialité afghane à base de courge braisée au yaourt ; très peu pour moi ! Quand je leur demande « Où est votre patron ? » tous ensemble répondent « On l'attend ». On n'est donc pas les seuls. Je ne m'y connais pas assez pour m'exprimer sur la qualité des travaux en cours mais la dernière équipe arrivée me semble pouvoir continuer à fonctionner normalement. Je me dis sournoisement que c'est peut-être parce que leur patron est là pour les voir. Celui-ci tient à me montrer l'étendue du chantier, en me montrant ci et là ce qu'il appelle des défaillances de ceux qui l'ont précédé. La journée s'achève et ce Di Biasi ne s'est toujours pas montré ; je décide de regagner Paris. Ce déplacement n'aura pas servi à grand-chose.

Cette visite de chantier s'est éternisée ; je dois maintenant me bousculer pour arriver à Valence pour le dernier TGV de Paris. J'ai toujours un peu de nostalgie quand je quitte les toits rouge tuile de Montélimar, même quand le temps est maussade comme aujourd'hui. Rare pour la région, une pluie diluvienne nous inonde depuis ce matin. La visibilité est réduite au point que j'ai failli rater l'accès à l'autoroute. Je n'y ai fait que quelques kilomètres quand le tableau de bord me rappelle que je roule sur la réserve. J'aurais dû faire le plein déjà à Montélimar car j'avais remarqué qu'on m'avait donné un véhicule au réservoir presque vide. Mais j'avais la tête ailleurs. Combien puis-je encore rouler avec cette réserve ? Le GPS m'indique une station-service à Portes-Lès-Valence. A 58 km. Pourrai-je tenir jusque-là ? Je vois qu'il y a une autre pompe sur la nationale 7, à la sortie de Livron. Moins de 25 km. C'est un détour qui me fera perdre quelques minutes mais je devrais quand même pouvoir être à temps pour mon train. Dans le doute, je dois d'aller à la pompe la plus proche. Je quitte donc l'autoroute à la hauteur de Loriol, que je traverse au pas. La pluie qui ne diminue pas rend la visibilité très pénible ; je me concentre sur la route, tout en gardant un œil inquiet sur le niveau d'essence. Je viens de traverser Livron ; la moitié du chemin est faite. Irai-je jusqu'à la pompe ? Tomber en panne sous cette averse serait épouvantable. Ouf ! J'ai pu arriver jusqu'à la station TOTAL où je peux faire le plein sans perdre de temps. Heureusement, je peux payer par carte directement à la pompe, qui est un peu abritée, ce qui m'évite de traverser sous la pluie l'aire de la station pour aller payer à la caisse, comme c'est souvent le cas. L'esprit soulagé je reprends la nationale 7 dans l'autre sens pour retrouver rapidement l'autoroute. Autant je trouve du plaisir à conduire quand la route est belle et que le ciel est bleu, autant je me sens mal à l'aise dans de telles conditions ; sur le qui-vive, j'ai l'impression de perdre la moitié de mes moyens.

A la sortie de Loriol, dans la brouillasse générée par la pluie, j'aperçois une silhouette qui lève le pouce comme pour faire du stop. Je n'ai aucune envie de perdre encore du temps mais ça ressemble à une femme dégoulinante de pluie ; je décide quand même de m'arrêter. Elle me dit d'une voix que je comprends à peine : « Vous allez à Lyon ? ». Je réponds « Non, je ne vais que jusqu'à Valence.

Mais je peux vous y déposer » - « OK » fait-elle en ouvrant la portière et en s'installant à mes côtés. Elle a l'air un peu pommée. Elle ne pipe pas un mot, la tête penchée sous la capuche qu'elle n'a même pas retirée. Je n'ai aucune idée de la tête qu'elle peut avoir. Sa robe n'est qu'une loque mouillée et, par ce temps pourri, elle n'est chaussée que de simples tennis de toile, qui doivent être de vraies éponges. Je suis partagé entre étonnement et compassion.

Je n'ai même pas eu le temps de lui demander ce qu'il lui est arrivé que, à peine quitté le carrefour, je vois les flics qui me font signe de m'arrêter. Je n'ai pas encore complètement stoppé que la dame ouvre la portière et s'enfuit à toutes jambes. N'aurait-elle pas la conscience tranquille ? Deux des trois flics qui étaient là s'élancent à ses trousses mais la bonne femme semble très rapide et ils la perdent de vue dans les rues du village. Pendant qu'ils reviennent bredouilles, le troisième m'invite à couper le moteur et à le suivre dans leur fourgon. Je comprends qu'il n'allait pas écrire son PV debout près de ma voiture sous cette pluie battante. Une fois au sec, avant même qu'il me le demande, je sors mon portefeuille et lui passe mon permis de conduire et ma carte d'identité. En même temps, je commence à imaginer ma défense, essayer d'éviter l'amande et la perte de points au permis de conduire : « Vous êtes un peu sévère ! Si j'ai dépassé les 50 km/h en traversant Loriol, c'est vraiment de très très peu ». « Ce n'est pas la question - répond-t-il sèchement - vous aviez l'intention d'aller où avec votre acolyte ? » - « Quel acolyte ? » - « Celui qui vient de se carapater. Il n'ira pas loin, rassurez-vous » - « Mais puisque je vous dis que c'est une pauvre femme complètement trempée » - « Arrêtez vos salades ; ça ne prend pas avec moi ». Je vois qu'il vaut mieux ne pas s'énerver et s'expliquer calmement : « C'est une dame qui faisait du stop, là, juste au carrefour, et que j'ai prise en pitié. Je n'allais pas la laisser se décomposer sous cette averse ». « Vous êtes naïf à ce point ou vous foutez-vous de ma gueule ? ». Sans doute à cause de mon air stupéfait, il continue : « Je vous rappelle qu'un détenu vient de s'enfuir de la Maison d'Arrêt de Privas » - « Et quel est le rapport ? » - « Le monsieur a profité de la séance de gym pour fausser compagnie à ses garde-chiourmes. Il a ensuite forcé la porte d'un magasin où il a volé des vêtements en vitrine. Par ce temps, il n'allait sans doute pas se balader en short et en chemisette. Le commerçant vient de nous préciser que c'étaient des vêtements féminins. L'a-t-il fait par erreur ou pour passer plus facilement inaperçu ? Toujours est-il qu'il circule habillé en femme ». Et après une pause « C'est quand même à plus de 20 km. Comment a-t-il pu arriver jusqu'ici sous cette pluie ? ». Je n'en crois pas mes oreilles ! Mais soudain tout s'éclaire : le silence pour ne pas montrer sa voix d'homme, la capuche gardée sur la tête pour ne pas montrer son visage, les chaussures de tennis ... Plus futé que moi le bonhomme ! « Vous me croyez maintenant ? » me dit le flic ? « Et vous ? » - « Vous avez l'air sincère mais ça ne suffit pas. Qui me dit que vous ne l'attendiez pas à la sortie de la prison et qu'on vous a stoppé dans votre escapade ? Ce n'est pas à moi qu'il faudra le prouver ». Devant ma stupéfaction il ajoute ce qui n'est pas pour me rassurer : « On va attendre les instructions pour savoir si je peux vous laisser repartir ou pas ». Sur ce, il demande aux deux autres de le remplacer

pendant qu'il va téléphoner à leurs supérieurs. Encore un peu essoufflés, ces deux-là n'engagent pas la conversation. Je me maudis de m'être laissé apitoyer par cette fausse bonne femme. Au retour de celui qui semble leur chef, la sentence tombe : « Vous pourrez repartir mais d'abord vous devez nous laisser une déclaration de votre version des faits. Vous serez sûrement contacté plus tard pour vous justifier ». Plus modernes que je pensais ces gendarmes de la Drôme : il sort son enregistreur et après m'avoir posé les questions d'usage : nom, adresse, profession et le reste, il m'invite à raconter mon histoire. Je pense qu'en étant le plus précis possible j'ai plus de chances d'être crédible. Je reviens même par moments pour ajouter quelques détails. Le récit sera sans doute un peu décousu, car je ne suis pas dans les meilleures conditions pour avoir l'esprit clair, mais j'espère avoir été assez complet. Il me le fait écouter pour être sûr que je n'ai rien à ajouter. Et, à mon grand étonnement - vraiment au top ces flics drômois - il me tend la machine pour que j'y mette ma signature avec leur styler. Je n'arrive pas à savoir jusqu'à quel point ils me croient ou pas tellement leur comportement reste neutre à mon égard. Ils me disent seulement qu'ils en ont fini avec moi pour l'instant et que je peux regagner ma voiture. Je ne me le fais pas dire deux fois mais je reste un moment abasourdi avant de remettre le moteur en marche.

Evidemment, je suis arrivé trop tard à Valence pour le dernier TGV. J'ai pu restituer le Scénic juste à temps mais je dois passer la nuit ici. Pas question que ce soit à l'hôtel Victoria. Plus modeste, l'hôtel de Paris qui est à deux pas, fera mon affaire. Après une mauvaise nuit à ressasser ce que m'a fait vivre ce fugitif déguisé, je prends un train qui me fait arriver à Paris en fin de matinée.

Au bureau, l'ambiance n'est pas à l'euphorie, partagés qu'on est tous entre tristesse et interrogations. C'est la chef du personnel – DRH pour les intimes – qui apporte une information qui va peut-être mettre les enquêteurs sur une piste. Elle a reçu l'injonction de procéder à des saisies sur le salaire d'Alexandre Duplessis au profit du Crédit Lyonnais. La banque prétend avoir concédé à ce monsieur des prêts considérables mais devant son incapacité à les rembourser, elle a dû se résigner à faire appel à la justice.

Interrogée, sa femme a dit tomber du ciel. Elle ne voit vraiment pas quelles dépenses importantes il aurait pu faire ces derniers temps. Elle avait même l'impression qu'il était devenu plutôt économe. Les enquêteurs qui ont fait procéder à la perquisition de son bureau en ont profité pour interroger Sylvia. Ils avaient perçu une certaine complicité entre elle et son patron. Celle-ci a aussi clamé son étonnement. Selon elle, Alexandre en était follement amoureux et ne cessait de la couvrir de cadeaux. Pas que des bouquets : des vêtements, des bijoux ... quand elle l'accompagnait en province, il choisissait les meilleurs hôtels. Il lui faisait même réserver deux chambres. « Pour le qu'en dira-ton, disait-il », même s'ils n'en utilisaient qu'une. La petite Fiat qu'elle aime tant, c'est lui qui la lui a offerte. Où trouvait-il l'argent ? « Ce n'est pas mon affaire » est sa réponse qui ne surprend personne. Mais à la question « Comment avait-il réagi à la rupture ? » sa réponse a étonné beaucoup plus. « En réalité, elle n'était qu'apparente. On a

continué à se voir, il ne pouvait s'en passer, mais avec un maximum de discrétion ». Elle ajoute que c'est même lui qui lui avait suggéré de feindre de me draguer pour détourner l'attention. Voilà au moins une explication qui me soulage.

Quant à ce Di Biasi, que j'avais attendu en vain sur le chantier de Montélimar, il avait entre-temps été mis en prison sans que nous en soyons informés. Et, je vous le donne en mille : c'était à la Maison d'arrêt de Privas. C'est lui qui s'en était échappé la veille et que j'avais pris en stop à la sortie de Loriol. Après avoir cerné le village comme s'il s'agissait d'un criminel, les fics n'avaient pas tardé à le cueillir dès qu'il avait tenté d'en sortir. Son attitude le faisait soudain redevenir suspect. Interrogé sur ses relations avec la victime, il aurait « juré ses grands dieux » n'avoir jamais eu l'intention de tuer quiconque. Selon lui, la vive dispute de la veille du drame aurait effectivement porté sur des questions d'argent. Monsieur Duplessis l'aurait menacé de ne plus faire avec lui le jeu des faux appels d'offres s'il n'augmentait pas la part qu'il lui versait en échange. Il se disait coincé financièrement, qu'on allait même réduire son salaire, et qu'il ne pouvait plus s'en sortir autrement. « De mon côté – a raconté Di Biasi - j'étais aussi à bout de mes possibilités. Les deux autres entreprises complices menaçaient aussi de ne plus jouer le jeu. J'avais réduit mes dépenses au maximum pour satisfaire les demandes devenues de plus en plus exigeantes de ce monsieur Duplessis. Me sentant prisonnier par notre combine et pour tenter de faire face, j'avais renoncé à mes bons ouvriers, dont chacun sait combien ils coûtent en charges sociales, pour les remplacer par des immigrés afghans que je payais peu et que je pouvais ne pas déclarer. Qui m'a dénoncé ? Toujours est-il que l'administration m'est tombée dessus pour ça. J'ai reçu plusieurs convocations auxquelles je n'ai pas voulu répondre mais je m'attendais à ce que ça tourne mal. J'étais à bout. J'ai donc clairement fait savoir à ce monsieur que j'avais fait le maximum et que pour moi c'était terminé ; il ne pouvait plus compter sur mon argent. Il a presque crié qu'il était à bout lui aussi ; il m'a vraiment paru désespéré ».

Fallait-il croire ce monsieur Di Biasi après les petits arrangements dont il s'était rendu coutumier ? Les faits qu'il citait semblaient crédibles. Que Duplessis ait été dépassé par les dettes, nous le savions désormais. Qu'il ait été prêt à tout pour satisfaire les envies de sa chère Sylvia ne faisait plus de doute non plus. Une seule question taraudait encore les inspecteurs : avait-il craqué face à la honte, notamment vis-à-vis de sa famille, de sa faillite financière, ou n'avait-il pas supporté l'idée de perdre définitivement sa Sylvia adorée ? Même si l'attitude de cette dernière se prêtait à toutes les critiques, une autre responsabilité ne semblait pas pouvoir lui être attribuée. Aucun élément ne menait vers une autre piste ; l'hypothèse du suicide s'imposait. Il faudra maintenant s'atteler à la recherche d'un nouveau chef de travaux et sans doute remplacer l'entreprise Biasi-Services par une autre. Un nouveau chapitre allait s'ouvrir pour plusieurs d'entre nous. On referma le dossier en même temps que le tombeau d'Alexandre. Paix à son âme.

* * * * *